

www.freemaths.fr

BACCALAURÉAT CORRIGÉ

Bac Français



FRANCE MÉTROPOLITAINE
2024

DISSERTATION

Sujet A : Dans le poème « Sensation », Rimbaud écrit : « j'irai loin, bien loin ». Selon vous, le Cahier de Douai répond-il à ce projet ?

Pistes possibles :

En introduction, on peut rappeler l'injonction de Rimbaud à Demeny : « Brûlez tous les vers... ». C'est un indice sur le fait que les feuillets du *Cahier de Douai* vont sans doute plus loin que le poète ne le souhaitait au départ.

1. Aller loin en soi

- exploration du désir amoureux

Rimbaud propose une poésie intimiste, une poésie du désir amoureux : dans le poème « Sensation », il s'agit d'aller « loin bien loin », « comme avec une femme ». De la même manière, « Au cabaret vert », « Première soirée », « Roman » sont des récits du désir naissant d'un jeune homme. Mais, sous couvert de moquerie, « A la musique » s'achève aussi sur une rêverie fiévreuse et imaginative : « je reconstruis les corps, brûlé de belles fièvres ».

- exploration du dehors

Mais aller loin c'est aussi s'affirmer au dehors, dans la Nature, dans le vagabondage héréditaire où Rimbaud le fils mais surtout le poète, compose : « Ma bohème » fait le portrait d'une silhouette insouciant éprise de liberté et de poésie : « J'allais sous le ciel, Muse, et j'étais ton féal ! ». La Nature est l'espace d'émancipation d'un poète en devenir.

- exploration d'une individualité

Et c'est pourquoi il s'agit aussi de s'affirmer en tant qu'individualité : qui est ce « je » qui « est un autre » ? Le chemin de l'individualité passe par l'exploration des profondeurs intimes, de l'extérieur ouvert, pour mieux trouver sa voix singulière.

2. Aller loin contre la société

- critique de la bourgeoisie

Aller « loin », passe aussi par le chemin d'aller « contre ». Rimbaud est celui qui rit de la morale bourgeoise : « A la musique » fustige les « bourgeois poussifs » pour qui la Nature devient de « mesquines pelouses », « Roman » évoque l'hypocrisie bourgeoise du père-chaperon de sa fille...

- critique politique

Au-delà, c'est à la politique, aux classes dominantes sûres de leurs bons droits contre qui s'insurge Rimbaud et qu'il moque dans une satire des injustices sociales de l'Ancien Régime dans « Le Forgeron » : « Puisqu'ils ne mangent pas, Sire, ce sont les gueux ! ». Dans « Rages de César », c'est à Napoléon III qu'il s'oppose et dont il dépeint un portrait satirique de la déchéance. Et dans « Le Dormeur du Val », il s'agit d'une critique détournée de l'absurdité de la guerre qui fauche les jeunes gens en plein printemps pour les endormir du sommeil de l'éternité « deux trous rouges au côté droit ».

- critique religieuse

« Le Châtiment d'un Tartufe » dénonce l'hypocrisie religieuse d'un homme « bavant sa foi » quand « Le Mal » oppose un dieu qui « s'endort » « dans le bercement des hosannah » tandis que la guerre « fait de cent milliers d'hommes un tas fumant ». L'anticléricisme rimbaldien le mène au-delà même du blasphème.

3. Aller loin dans le style

- explorations des ressources du langage sans interdits

Avec le langage, le jeune Rimbaud se permet toutes les excentricités, et enrichit son vocabulaire précis de mots rares tout autant que d'onomatopées (« Le Bal des pendus »), de familiarités (« Les effarés »), que de néologismes (« Roman », « Les Reparties de Nina »).

- rupture avec les conventions de genres (romantisme)

Il se moque également du romantisme et de ses conventions, attribuées à des erreurs de jeunesse comme dans « Roman » : « On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans » ; il reprend également un héritage shakespearien revendiqué par le romantisme dans « Ophélie ». Il choisit encore de jouer avec des genres démodés comme celui du contre-blason à la Marot (« Vénus anadyomède »).

- développement d'un lyrisme personnel

Ces retours vers le passé, dont il s'inspire, qu'il détourne, qu'il parodie, contribuent à la naissance d'un lyrisme tout personnel, qui consiste en ruptures de ton, en dépassement des interdits stylistiques et idéologiques. Les *Cahiers de Douai* marquent l'avènement de Rimbaud en poète.

Sujet B : Selon un critique, *La rage de l'expression* donne à voir « l'écriture en plein travail et se regardant travailler ». Cette citation éclaire-t-elle votre lecture de l'œuvre ?

Pistes possibles :

1. Le travail sur le langage

- la recherche de la précision, la phrase comme une « rectification »

Ponge écrit, dans une lettre à G. Audisio : « il s'agit d'aboutir à des formules claires ». Il souhaite développer « une rectification continuelle » de l'expression « jusqu'à l'objet brut ».

- la réverbération des analogies

Il procède par analogies comme autant de touches destinées à circonscrire le sujet observé : la « Guêpe » est tantôt « brasier pétillant », tantôt « balle de fusil », « forme musicale » ou encore « danseuse ». Chaque comparaison ajoute une caractéristique destinée à se rapprocher au plus prêt de la vérité du sujet.

- les détours humoristiques

L'humour offre un détour pour mieux revenir, d'une manière plus fraîche, au sujet décrit : il parle même d'« objet » pour exprimer la rencontre, dans son expérience de description de l'essence du monde, de l'objet décrit et d'un esprit nécessairement ludique.

2. Le poète au travail

- le décentrage du regard (la Nature comme sujet)

La Nature pour Ponge doit devenir le sujet, indépendamment de l'humain qui la regarde ou presque. Il souhaite faire primer l'élément décrit en tâchant d'éviter l'embellissement poétique traditionnel qui le montre à travers un prisme déformant. Dans une parodie de la *Déclaration des droits de l'homme* (« Berges de la Loire »), il déclare « Reconnaître le plus grand droit à l'objet, son droit imprescriptible, opposable à tout poème », sa liberté en somme.

- le poète scientifique

Ponge présente son recueil comme une suite de notes (« Notes pour un oiseau ») comme le ferait un scientifique. Il s'agit d'expérimentations poétiques. Le souci peut par exemple être d'ordre botanique, dans « L'œillet » et « Le mimosa » ; ou plus largement naturaliste (« La Mounine »).

- les questionnements et les échecs assumés

Il n'hésite pas à parler d'expériences d'écriture, ne cache pas qu'il hésite, n'y parvient pas toujours : il expose ses tentatives, ses essais de formulation (« La Mounine » : « pèse n'est pas le mot »), s'inspire d'autres poètes (Ronsard, La Fontaine, Rimbaud) pour arriver à ce qu'il veut atteindre. Il espère d'ailleurs toujours parvenir à mieux : « un jour, dans quelques années [...] écrirai-je d'un trait simple et aisé ce Poème... » (« La Mounine ou Note après coup sur un ciel de Provence »).

3. Une redéfinition de la poésie

- une esquisse continuelle

Le vocabulaire de l'écriture, du langage, envahit les textes de ce recueil : « propos », « trouvaille verbale », « expression », « décrire ». Le poète ne se laisse pas tranquille, et il expose sa quête. Il lui arrive aussi d'aborder l'objet sous différents aspects pour en tracer un tableau à la justesse impressionniste : ainsi en est-il du « Mimosa » dont sont évoqués l'odeur, l'aspect, et la « personnalité » en quelque sorte (« comme Pierrot, dans son costume à pois jaunes »).

- une nécessaire diffraction

Pour lui, emprunter au champ lexical de la lexicologie (recours au Littré), de la physique (« choc électrique », « vibration »), de la technique (« mécanique »), des mathématiques (« 12345/12345 ») est une manière d'atteindre une forme de vérité essentielle par une

diffraction des ressources du langage et des moyens de description. C'est aussi pourquoi il faut mêler les disciplines : « Quelles disciplines sont nécessaires au succès de cette entreprise ? Celles de l'esprit scientifique sans doute, mais surtout beaucoup d'art. Et c'est pourquoi je pense qu'un jour une telle recherche pourra aussi légitimement être appelée *poésie*. » (« L'œillet »).

- un engagement, une « conquête »

Il s'agit de se défaire des attendus du genre poétique, de ses images trompeuses : faire le tri entre les métaphores est un travail exigeant, pour éviter de « mettre des masques » à la réalité. La réalité est à conquérir via un style à trouver, dont la quête est un combat où il faut, pour le poète-scientifique, s'engager pleinement, en s'affranchissant de tout ce qui l'a précédé, et la poésie est un travail de longue haleine dont le but n'est rien moins que l'harmonie des choses et des humains : « un monde nouveau où les hommes, à la fois, et les choses connaîtront des rapports harmonieux : voilà mon but poétique et politique. »

Sujet C : Dans *Mes forêts*, Hélène Dorion écrit :

« mes forêts / racontent une histoire »

En quoi cette citation éclaire-t-elle votre lecture de l'œuvre ?

Pistes possibles :

1. Une Histoire du Monde

- depuis la Genèse

Le passage « Avant l'aube » propose une réécriture de la Genèse, d'une création du monde. La succession des événements instaure une cosmogonie, liant vocabulaire biblique (« Il y eut un soir, il y eut un matin »), géographique et scientifique, avec des verbes d'action au participe présent pour évoquer le mouvement de la création originelle. Différentes religions sont aussi évoquées au gré des images, et c'est « Prométhée » qui « a pétri l'argile ».

- l'espace et le temps

« Particules lumineuses », « saisons », « Terre », « planètes » tournent dans une temporalité et un espace mélangé (physique, météorologique, géologique, astronomique). Le « temps enfermé dans un cercle » raconte une histoire qui, statique, prend pourtant un rythme d'« écoulement », une direction créatrice, car entrer dans l'espace, c'est aussi entrer dans le temps. Or cet espace paraît figé dans un étrange paradoxe : le « cercle » initial est aussi le tracé du chemin qui, à travers le temps de la vie, nous ramène à nous-mêmes. Pourtant, il s'agit d'un mouvement continue de renaissances : « jusqu'à l'autre saison / les forêts vacillent / dans le souffle de la Terre ».

- vers la modernité numérique

Le cours du livre avance malgré tout vers un monde moderne au travers duquel il passe : marqué par l'immédiat, la dénaturation des mots notamment réduits en sons étranges (« il fait un temps d'arn / de ram zip et chus / sdf et vip / il fait triple k / usa »). C'est « l'onde du chaos », un déferlement où « il souffle mille voix de vent », une polyphonie assourdissante.

2. Une histoire personnelle

- la litanie du « je »

« Mes forêts » engage le possessif avant même le nom-sujet, il se répète dans des litanies à la première personne du singulier (« je me tiens dans le sillage de la nuit. / Je remonte vers toi... ») : il s'agit d'une histoire personnelle, qui s'ouvre à l'universalité du jeu mais passe par le prisme du regard de la poète. L'organisation est celle d'une promenade en forêt, où le regard se rapproche de plus en plus près de ce qui constitue la Nature : de « l'arbre » à « l'humus », jusqu'à plonger en soi.

- l'intime

L'intimité de l'expérience du monde s'exprime par une absence de ponctuation qui privilégie la succession des images, des sensations, pour un retour vers soi : « et quand je m'y promène / c'est pour prendre le large / vers moi-même ». « Mes forêts » évoque un monde du dehors tout aussi bien que du dedans, car il est marqué par un imaginaire et une sensibilité toute personnelle. C'est l'expérience d'un chemin, mais « où aller sans commencement / et peut-être sans fin » ?

- la recherche d'une voix poétique

La poésie est une recherche continue, dont la Nature peut porter le secret ; ainsi l'autrice « déchiffre enfin le désordre des branches » comme s'il s'agissait d'une énigme délicate (« enfin »). La Nature s'exprime, et c'est de l'ordre d'une révélation qui ne peut s'accomplir que dans l'entre-deux du « clair-obscur » (« les forêts s'embrasent / dans le clair-obscur / révèlent des chemins de sève »). Il s'agit aussi de jouer avec les silences : ceux des espaces inusités entre certains mots rendus par une typographie particulière, pour mieux écouter « la partition du temps », « un chant de vagues ».

3. Une nouvelle mythologie

- la Nature comme lieu du vivant

La Nature est le lieu du vivant, où tout bruisse (« les forêts hurlent », « les nuages chuchotent »), même ce qui n'a plus de nom, n'existe plus (« mes forêts sont des greniers peuplés de fantômes »). L'écriture poétique prend le relais de cette puissance de vie « pour dire un monde plus vaste / que celui des maisons ».

- la Nature comme rempart contre la violence barbare

C'est un lieu menacé par la société et sa fureur destructrice (« il fait un temps de verre éclaté »). L'écriture a succédé à l'expérience d'un incendie ravageur pour l'autrice, et le monde extérieur

à la forêt demeure une menace : à l'efficacité du monde moderne, ses raccourcis sonores et sa temporalité éphémère, l'espace de la forêt oppose un temps long, qui tient de l'éternel.

- la Nature comme lieu sacré d'une réparation

C'est un lieu sacré à protéger comme une part de soi-même, un lieu de réparation car « les forêts creusent parfois / une clairière / au-dedans de soi », où peut émerger la lumière. La forêt nous relie au sacré, entre Terre et ciel, c'est une beauté à préserver et dont les motifs de la « faille », de la « brèche », de la « fracture » affirment la fragilité comme la capacité d'ouverture propice à une éclosion.

COMMENTAIRE COMPOSE

Claire de Duras, écrivaine appartenant à la noblesse, est contemporaine des premiers grands romantiques Lamartine et Vigny.

Elle écrit le roman *Edouard* entre 1821 et 1822 et le publie en 1825, trois ans avant sa mort. Son expression allie le lyrisme de la nature à un lyrisme humanitaire que l'on trouvera plus tard chez Victor Hugo notamment dans *Ruy Blas*.

Ici, Edouard, fils d'un roturier mais amoureux d'une duchesse, Madame de Nevers, doit renoncer à s'en faire aimer pour des considérations sociales. IL chante son amour désespéré dans un hymne sensuel à la nature, mais il se rapproche de la duchesse, et s'ensuit un pudique dialogue.

On peut se demander comment l'épanchement lyrique d'Edouard permet à l'autrice Claire de Duras de dénoncer l'impossibilité de cet amour. D'abord, comment l'hymne à la nature fondue dans le blason de la femme aimée préfigure-t-elle la scène de dialogue amoureux ? Puis en quoi ce dialogue exprime-t-il le drame qui se joue, et pourquoi ?

D'abord, comment l'épanchement lyrique du narrateur Edouard à propos de la nature est-il intégré à son amour pour la duchesse ?

Déjà Edouard révèle sa sensualité synesthésique en combinant sa vue et son odorat « un grand jasmin qui tapissait le mur... » puis « le parfum du jasmin », « une vapeur violette ». Il suggère la sensation interne « respirer l'air frais du soir », puis l'association entre le scintillement et la chaleur (l. 6-7).

Mais cette sensualité le ramène inexorablement à son élan amoureux : « ce souffle embaumé semblait s'exhaler de celle qui m'était si chère ! ». Les lignes 8, 10 à 12 confirment cette fusion entre les sensations suscitées par la nature et son amour passionné.

Mais cette fusion sensuelle, d'abord délicieuse et qui évoque le romantique « locus ameneus », peut-elle perdurer ?

Comment le retour à la réalité allie-t-il dans une même dénonciation de l'amour impossible la brutalité d'une réflexion lucide à l'extrême délicatesse d'un dialogue amoureux ?

Ce dialogue amoureux, lignes 21 à 27, donne la parole à la duchesse : « Edouard, qu'avez-vous ? ». On y décèle une attention tendre pour le protagoniste, amplifiée par « je le sais » qui révèle sa pudeur. Sa question ne cherche pas de répondre. Elle a la fonction

exclusivement phatique de maintenir une relation affective. Mais, comme Chimère qui avoue son amour à Rodrigue avec « Va, je ne te hais point » elle avoue son amour impossible : « quand vous souffrez

La conjonction de coordination « Mais » souligne l'opposition brutale entre rêverie sensuelle et lucidité du narrateur ; « bientôt mille réflexions douloureuses... ». Les bienfaits de la nature, métonymie de la duchesse, s'estompent pour faire place au retour à la dure réalité d'un amour impossible, avec « séparé d'elle », repris par « la barrière qui nous sépare est insurmontable » la répétition « jamais, jamais » et avec l'utilisation des points d'exclamation qui expriment le désespoir du jeune homme.

L'expression du conditionnel souligne cette désolation, ligne 17.

L'enchantement d'un amour passionné exacerbé par la contemplation d'une nature généreuse, thèmes d'un lyrisme tout romantique, se trouve ainsi balayé par la pensée de l'interdit amoureux. L'autrice Claire de Duras dénonce l'interdit social de l'époque, une noble ne devant pas épouser un roturier, avec d'autant plus de force qu'elle décrit avec compassion les tourments d'Edouard.